



Délégation Diocésaine  
des Migrations  
-Sénégal-

## Le témoignage d'une bénévole: **Racines**

Aujourd'hui, j'arrivais en retard en classe avec mon cher groupe de deuil, car je revenais de Barcelone après une garde de 24 heures, en essayant d'accompagner ces autres deuils que je vis chaque jour dans mon hôpital. J'arrivais fatiguée, épuisée, après deux jours consécutifs de garde et de nombreuses heures sans dormir.

Aujourd'hui, la première partie de la classe était donnée par Ana María, alors je suis entrée sur la pointe des pieds et je me suis assise pour écouter ses enseignements et ses leçons de vie qu'elle partage chaque jour. Nous parlions d'autres deuils, au-delà de la perte ou de la mort, et de la façon de les gérer. En nommant certains d'entre eux, dont le deuil migratoire, Ana María m'a regardée, avec un regard complice, et m'a dit : « Peut-être que tu pourrais l'expliquer toi ! Tu reviens tout juste du Sénégal. Qu'es-tu allée faire là-bas ? »

Sa question m'a prise au dépourvu, et la première réponse qui m'est venue a été : « Eh bien... profiter de la compagnie de Jordi, mon compagnon ! » Ce qui a fait rire tout le monde.



Cependant, plus tard, pendant la séance, dans l'un des exercices sur la manière d'affronter le deuil, Francesc, l'autre professeur, nous a parlé du pouvoir des étreintes et nous a appris à donner une vraie étreinte, de celles qui sont lentes, où le cœur et la respiration des deux personnes se coordonnent et se confondent en une seule âme.

À la fin de la séance, et après avoir appris à danser une danse grecque, nous avons mis cela en pratique et nous nous sommes étreints, un par un. Et c'est dans cette étreinte qu'est revenu, tel un tsunami, le souvenir de toutes les femmes de la séance de deuil que j'ai accompagnées vendredi dernier au Sénégal, et de toutes ces étreintes que j'aurais aimé leur donner, à chacune d'entre elles.

C'était la première séance d'un nouveau groupe de femmes, toutes des proches de victimes ayant perdu la vie durant leur parcours migratoire. Maris, enfants, frères, amis, morts en mer, dans le désert, ou qui sont encore portés disparus.

Lors de cette première séance, en plus de leur expliquer ce qu'est le deuil, les émotions qui l'accompagnent, ses phases, ses mythes et ses réalités, un espace de présentation s'est ouvert, où chacune dit son nom, ainsi que le nom et la relation qu'elle avait avec le défunt, accompagnés de l'histoire de la manière et de la raison de son décès.

Patri, la psychologue espagnole, leur a proposé de le faire à travers une dynamique où chacune prenait un morceau de fil et, après s'être présentée, lançait la pelote à la suivante, de manière à ce que nous restions toutes connectées par un réseau.

J'ai trouvé cette idée sublime, un symbole de cette sororité et de cet esprit de communauté qui, entre toutes, soutient la douleur des unes et des autres, le poids de la perte et de l'injustice partagée. Cela m'émeut rien que d'y penser.

Kathy, la psychologue sénégalaise, s'occupait d'animer et de traduire du Wolof au français, mais parfois, j'avais l'impression que cela n'était même pas nécessaire, car il existe un langage universel qui se transmet au-delà des mots et des sons. Il est dans les silences, ce nœud dans la gorge, cette voix qui se brise et qui manque d'air, cette douce larme qui descend sur la joue, tandis que la femme assise à côté pose sa main sur elle et lui tend un sachet d'eau. Il existe un langage de la douleur qui est universel, et un langage de consolation, d'affection et de respect, qui n'a pas non plus besoin de traduction. Parfois, il suffit simplement d'un regard, d'un sourire timide ou d'une poignée de main.



Je me souviens particulièrement de la première femme qui s'est présentée. Aisha, une jeune femme, à peu près de mon âge, qui a perdu son frère il n'y a pas si longtemps dans un naufrage d'une pirogue partie vers les Canaries.

Elle portait un voile de soie gris, assorti aux nuages de tristesse qui, je l'imagine, la couvrent et l'accompagnent depuis ce jour-là. Pourtant, elle arborait une robe jaune intense, comme ces rayons de soleil qui percent à travers les nuages, vestiges d'espoir et de joie encore cachés en elle.

Sa manière de baisser la tête, de rester silencieuse et de se briser m'a captivée et m'a fait ressentir, moi aussi, ce nœud dans la gorge, ce vide dans la poitrine et ce désir de l'étreindre pour

lui faire sentir qu'elle était comprise. Ce désir de lui crier : « Je suis là avec toi, ma sœur, et je comprends ta douleur. »

C'est aussi la douleur de Fatima, de Binta, d'Aissatou... et de tant d'autres qui ont timidement ouvert leur cœur au groupe, exposant leurs fragilités, peut-être pour la première fois, face à quelqu'un qui les accueille et leur permet de les ressentir, les valider et les embrasser. Bien que beaucoup le considèrent comme un endroit sombre, triste et dramatique, pour moi, c'était un espace sacré, un cadeau de tendresse, d'affection et d'espoir, qui me fait me sentir encore plus connectée à cette blessure humaine que j'essaie d'accompagner depuis longtemps.

L'après-midi, j'ai aussi eu la chance de participer à un groupe de deuil pour enfants, avec des enfants qui avaient perdu leurs parents durant la route migratoire.

À travers un magnifique conte écrit par Patri, nous leur avons raconté l'histoire d'Abdou, un lion de la savane qui perd son père, parti chercher de la nourriture pour le reste de la troupe, et qui, après cette perte, traverse un désert où il rencontre des animaux représentant les différentes phases du deuil, jusqu'à ce qu'il trouve la girafe qui le prend sur son dos et le ramène à la maison, où il peut enfin embrasser sa mère et partager son voyage dans le désert.



Les enfants avaient déjà fait une séance où Patri et Kathy leur avaient expliqué l'histoire, et lorsque je suis arrivée, ils étaient en train de l'appliquer en identifiant ces "girafes" qu'ils ont dans leur vie et qui les aident à se soutenir et à se retrouver. Accompagnés d'une chanson douce, sous forme de mantra africain répétitif, ils ont dessiné leurs girafes. Enfin, nous avons tous allumé une bougie et prié pour elles et pour tous ceux qui se perdent dans le désert. Nous avons fini avec une grande étreinte, les mains unies, avec un autocollant de « smiley » que Patri nous avait distribué, chacun d'une couleur différente. Quelle journée riche en émotions.

Je me rends compte à quel point la communauté, l'étreinte et la tendresse sont importantes, et que ce n'est qu'à travers ce langage universel que nous pourrons, un jour, guérir cette blessure dans la famille humaine, qui suppure tant en cette période de l'année...



Je souhaite que, pour Noël, je puisse offrir à ceux qui m'entourent toute l'affection, la joie et la force que j'ai vues chez toutes ces femmes, chez Patri, chez Kathy et chez tous ces enfants qui continuent d'avancer malgré la perte, la misère et le désespoir.

N'oublions pas que l'origine de Noël repose sur un couple de réfugiés cherchant un endroit paisible où passer la nuit et mettre au monde celui qui deviendrait la Lumière du Monde pour tant de gens...

**Que Jésus continue de naître chaque jour, aussi, de l'autre côté de la mer.**